

Nouvelles médicales : la médecine en marche

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **22 (1992)**

Heft 12

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

La médecine en marche

Suis-je déprimé?

La dépression n'est plus une maladie honteuse. Pourtant les spécialistes parlent d'épidémie clandestine. Parce que, dans plus de 50% des cas, les déprimés ignorent qu'ils sont atteints. Ainsi, «petite déprime» négligée devient-elle grande dépression. Le 8 octobre dernier, aux Etats-Unis, cinquante Etats ont organisé une «Journée nationale du dépistage de la dépression». Trente mille «psys» (psychiatres, psychologues et autres psychothérapeutes), ont ouvert aux déprimés ou ceux qui se reconnaissent comme tels les portes de quelque trois à cents hôpitaux ou services sociaux. Pour cela, les grands journaux dont le «New York Times», ont publié un questionnaire insolite, une sorte de quiz. Il fallait répondre par «Oui» ou par «Non» à dix questions formulées par la Fondation nationale de la Dépression. Dix questions valables pour les Européens:

1. Je suis découragé(e)
j'ai le cafard, je suis triste.
2. Je suis indifférent(e)
à ce qui, normalement,
me fait plaisir.
3. J'ai l'impression
que ma mort
ne déplairait pas aux autres.
4. J'ai l'impression
d'être inutile.
5. Je perds du poids.
6. La nuit, je dors mal.
7. J'ai la bougeotte,
je ne peux rester en place.
8. J'ai l'esprit moins clair.
9. Je suis fatigué(e)
sans raison.
10. L'avenir
m'apparaît sombre.

Si vous répondez cinq fois «Oui» et surtout si vous dites «Oui» à la question 3, vous auriez intérêt à aller voir votre médecin et à lui parler.

Si vous le souhaitez, vous pouvez retourner ce questionnaire à Aînés en le complétant avec trois observations personnelles: Avez-vous déjà parlé de dépression avec votre médecin? Quel traitement vous a-t-il prescrit? Décrivez vos conditions de vie. Nous soumettrons vos réponses à un spécialiste et nous les publierons.

La Suisse a la chance d'avoir des médecins généralistes qui savent ce que dépression veut dire. Ils n'ont pas manqué de prendre connaissance d'une sorte de «code de conduite» vis-à-vis de la dépression, publié à leur intention par un spécialiste de l'Université de Bâle, psychiatre et pharmacologue, le professeur Kieholz. Celui-ci conseille l'équilibre entre pilules et parole, c'est-à-dire un dialogue confiant avec le médecin, le généraliste, celui qui connaît le corps de son patient dans toute son intimité et qui, éventuellement, prescrira un antidépresseur. Il sera aussi le meilleur conseiller pour le recours à la psychothérapie, une pratique nullement traumatisante. En effet, il sait, lui, que psychothérapie n'est pas psychanalyse. Il y a près de cent ans, en 1895, le grand Sigmund Freud ayant interprété ses propres rêves, découvre ce qu'on appelle la psychanalyse. Un processus long (plusieurs années), et douloureux (pouvant aboutir au suicide), de mise à nu des secrets et des inavoués de l'esprit. Aussi est-ce à juste titre que Freud déconseilla l'usage de sa psychanalyse pour les moins jeunes de ses patients. Et depuis, aucun médecin sérieux ne parle de psychanalyse pour soulager une dépression. En revanche, le rôle de la psychothérapie - conversation rassurante et rééquilibrante - est aujourd'hui reconnu et associé à celui des antidépresseurs. Aussi aucun déprimé, aussi léger soit-il, ne doit être laissé seul, sans aide, sans parole ni pilules.

Fatigue, la mystérieuse

Soixante pour cent de ceux qui vont voir leur médecin lui disent, en préambule, «Je suis fatigué». Une plainte que l'homme de l'art n'est pas toujours en mesure d'interpréter, car il y a fatigue et fatigue. Après un effort, un bon travail, un bon sport, une bonne journée, il y a la fatigue heureuse. S'il y a tristesse, il ne s'agit plus de fatigue, mais d'asthénie. Un centre de la fatigue s'est ouvert à Marseille en janvier 1992. Il connaît un foudroyant succès: 500 patients en 6 mois et quatre à huit semaines de liste d'attente. Surprenantes sont les premières conclusions: 75% des consultants sont des femmes âgées de 16 à 86 ans. Les médecins marseillais ont constaté que 25% d'entre elles devaient leur asthénie à un abus de somnifères et tranquillisants.

La syphilis n'est pas venue d'Amérique

La légende voulait que ce soit les marins de Christophe Colomb qui, en 1492, aient rapporté de leurs voyages le mal dont on dit tour à tour qu'il est espagnol, sicilien, napolitain ou français. Un anthropologue de l'Université de Floride vient de démontrer - après examen de plusieurs milliers de squelettes - que le tréponème de la syphilis existait déjà au Moyen-Age, en Europe, et que l'on confondait alors ses manifestations avec celles de la lèpre (due à une autre bactérie).

Les généticiens au secours des vaches

Pour les bêtes à cornes, le grand danger vient de leurs propres cornes. Aussi les vétérinaires australiens, toujours soucieux d'améliorer la race bovine, cherchent-ils à isoler le gène dont dépend la poussée des cornes. Sans cornes, les bovins se blesseraient moins et leur viande serait meilleure. ■